



DE VIVE VOIX 8.12

Mars 2021

Une bêtise systémique

***À ne pas vouloir reconnaître ce qui menace l'autonomie professionnelle,
nous courrons le risque de pervertir complètement la mission
fondamentale inhérente à l'acte d'enseigner***

Stéphane Chalifour

« En Amérique, la majorité trace un cercle formidable autour de la pensée. Au-dedans de ces limites, l'écrivain est libre ; mais malheur à lui s'il ose en sortir. Ce n'est pas qu'il ait à craindre un autodafé, mais il est en butte à des dégoûts de tous genres et à des persécutions de tous les jours... Il cède, il plie enfin sous l'effort de chaque jour, et rentre dans le silence, comme s'il éprouvait des remords d'avoir dit vrai. »

Alexis de Toqueville
La démocratie en Amérique

Aujourd'hui, quand nous parlons de démocratie, nous renvoyons le plus souvent à la démocratisation de l'« estime de soi ». La diversité, la compassion, la (re)prise de pouvoir, la (re)prise de statut – expriment l'espoir indistinct que l'on pourra surmonter les divisions profondes de la société américaine à force de bonne volonté et de discours aseptisé. On nous demande de reconnaître que toutes les minorités ont droit au respect non pas en vertu de ce qu'elles ont accompli, mais de ce qu'elles ont souffert dans le passé. On nous explique qu'en prêtant attention avec compassion à ce qu'elles font et disent, nous aboutirons, sans bien savoir comment, à améliorer l'opinion qu'elles ont d'elles-mêmes ; l'interdiction des épithètes raciales et autres formes de discours de haine est censée faire des merveilles pour leur moral.

Christopher Lasch,
*La révolte des élites et la trahison
de la démocratie*

Née de ce qui est devenue l'« affaire » Lieutenant-Duval, la controverse autour de la liberté académique aura permis de révéler le profond malaise dont est porteuse une mouvance idéologique qui se présente à nous sous les traits de volontés émancipatrices. Les dernières controverses devraient pourtant suffire à nous convaincre des dangers que représente une posture morale dont la stratégie consiste, au nom des bons sentiments, à

faire des sensibilités subjectives et aléatoires un principe objectivé et formalisé devant désormais contraindre les conduites. Accusés de «racisme», d'«islamophobie», ou «transphobie», des collègues du réseau universitaire notamment subissent les foudres de jeunes militants fanatisés rompus à la «cancel-culture» avec la complicité d'une nouvelle intelligentsia qui se croit investie d'une véritable mission purificatrice. Déclarés coupables du simple fait d'être dénoncés sans autre procès, certains font même l'objet d'une véritable campagne d'intimidation avec, comme on l'a vu à Ottawa, la complaisance d'un recteur dont le camp n'est visiblement pas celui de la justice.

Nous aurions raison de considérer ce qui est rapporté par les médias depuis quelque temps comme un épiphénomène sans grande conséquence si le nombre de cas ne cessait pas de croître, et surtout, s'il ne s'agissait pas d'un phénomène qui s'étend à l'ensemble des sociétés occidentales. D'y voir alors un fait divers exacerbé par une presse de «droite» en mal de cause paraît pour le moins simpliste. Même si certaines bonnes âmes se représentent la chose de manière manichéenne en brandissant le spectre menaçant de la «Réaction», le présent débat a assez peu à voir avec le clivage gauche-droite, nombre de progressistes y voyant - au contraire - la manifestation radicale d'un individualisme «hyperlibéral». Le fait de vouloir situer ce débat dans un contexte où se déploie une nouvelle culture militante n'a donc rien à voir avec une quelconque chasse aux sorcières. Disons-le, nous sommes face à une idéologie qui atteste de l'évolution même de nos sociétés comme de la crise des sciences sociales.

Comme le soulignait récemment un professeur de l'Université McGill, l'idéologie «Woke»¹ repose sur l'idée que «toutes les dynamiques interpersonnelles et sociales

¹ - «L'obsession pour le genre, la race et les identités qui parcourt l'université ne tombe pas du ciel. Elle s'enracine dans un mouvement intellectuel qui remonte aux années 1970 et qu'on a appelé postmodernisme. L'abandon des grands récits (le marxisme, le tiers-mondisme, etc.), qui structuraient auparavant le militantisme progressiste, conduit au repli de l'individu sur soi et son identité. Il s'accompagne d'une évolution des sciences sociales vers le constructivisme, c'est-à-dire l'idée que les faits sociaux sont entièrement des constructions sociales. Ce constructivisme ne ferait qu'enfoncer des portes ouvertes (après tout, oui, la plupart des réalités humaines sont construites) s'il ne s'accompagnait pas d'une dimension critique : le dévoilement de la construction s'accompagne de l'impératif de la déconstruction. Suivant la méthode du philosophe Michel Foucault, il s'agit de révéler que ce qui apparaissait comme un universel est, en réalité, une construction sociale au service d'une domination. La norme n'est plus vue comme la sédimentation du fait majoritaire, mais comme une culture dominante traduisant l'oppression, qu'il faut déconstruire pour laisser place aux minorités raciales et sexuelles. Les Lumières et l'universalisme ? Des paravents de la domination blanche. Les « cultural studies » (études culturelles), qui se répandent à l'université à partir des années 1970, reprennent cette idée et postulent le refus d'une hiérarchisation entre les cultures et les objets culturels, soutiennent que la culture ne saurait se réduire aux oeuvres classiques et entreprennent de « décentrer l'Occident » au sein même de celui-ci. Les « subaltern studies » (« subalternité ») analysent les cultures des groupes sociaux longtemps dominés. Il existe même des « fat studies » (« études de la grosseur ») qui étudient la construction sociale d'une corpulence perçue péjorativement (la « grossophobie »). Dans ce cadre, la théorie critique de la race (« critical race theory ») affirme que la blancheur est une construction sociale dont les Blancs n'ont pas conscience. La race est un déterminisme social que les minorités doivent se réapproprier. L'aveuglement à la race (« color blindness ») est un luxe permis par le « privilège blanc » : seuls les Blancs peuvent vivre comme si la race n'existait pas. La sociologue et « consultante diversité » américaine Robin di Angelo, auteur du best-seller *Fragilité blanche*, est typique de cette mouvance. Elle explique que les réactions négatives à la réintroduction de l'idée de race dans le débat public sont constitutives d'une « fragilité blanche », c'est-à-dire de la peur des Blancs de perdre leurs privilèges. En résumé, si vous n'êtes pas d'accord avec la théorie critique de la race, c'est que vous profitez du racisme : imparable ! La même dialectique existe dans la théorie du genre, que ses défenseurs préfèrent appeler « études de genre ». Celles-ci proclament que la différence des sexes est entièrement une construction sociale au service, cette fois-ci, non pas des blancs, mais de l'hétéropatriarcat (même si les deux vont souvent ensemble). Dans la foulée de sa principale théoricienne Judith Butler, il s'agit de jeter le « trouble dans le genre » pour libérer les minorités sexuelles de l'oppression qu'elles subissent de par l'existence de normes. L'activisme pour la minorité transgenre prend une place centrale dans ce dispositif. Les « études de genre » se veulent, elles aussi, scientifiques et affirment que ceux qui s'y

doivent être comprises à travers un filtre oppresseurs-opprimés» réduisant toutes les minorités au statut de victimes dont les émotions constitueraient une «vérité ultime»².

Des enseignants piégés

De prétendre ainsi que la «blanchité» est ontologiquement raciste et que tous les blancs seraient, par nature, porteurs d'un «biais raciste inconscient» conduira forcément à considérer la relation entre les enseignants blancs et les étudiants «racisés» dans les termes d'un rapport de domination inextricable. «Les Blancs seront systématiquement coupables de racisme, parce que blancs. Et les Noirs seront eux systématiquement des victimes innocentes du racisme (blanc par définition), parce que noirs». Selon cette conception, les attitudes et le comportement des individus sont totalement déterminés par le «système» qui dirige tout, les pensées, les sentiments et les actions des individus devenus de simples marionnettes»³. On peut tirer sensiblement les mêmes conclusions quant à la «théorie du genre» selon laquelle ce dernier, «assigné à la naissance», ne serait qu'une pure construction sociale : le féminin et le masculin étant fondamentalement des catégories arbitraires et discriminantes à l'endroit des personnes «non binaires». Dès lors, un professeur «cisgenre» (et blanc de surcroît) pourrait fort bien être suspecté de «mégener» puisque congénitalement incapable de se représenter correctement le vécu des personnes trans.

L'ultra sensibilité aux discriminations réelles (ou fantasmées) favorisera fatalement des postures plus enclines à restreindre le champ de la liberté académique d'autant plus que ces dernières se réclament d'un droit (tout à fait inédit par ailleurs) «à ne pas être offensées»⁴. Selon cette espèce de sociologie victimaire, la jurisprudence doit aller dans le sens non pas de l'intention du locuteur (utiliser les mots «nègre», «sauvage» ou «indiens» dans un contexte d'apprentissage précis), mais dans la manière dont le propos est reçu. On passe ainsi d'une logique objective et rationnelle à une logique subjective qui pose l'effet comme un absolu. Critiquer la religion par exemple pourrait fort bien être associé à un propos haineux ouvrant la porte à tout un processus de judiciarisation dont on commence à voir la portée.

Il est donc parfaitement fallacieux de vouloir dissoudre le principe de la liberté académique dans les eaux troubles de l'«ouverture à la diversité» et de l'«inclusion». Il s'agit là de deux questions différentes : l'une renvoyant au fondement de la mission éducatrice et la seconde

opposent tirent bénéfice du « système » qu'ils cherchent à préserver». Eugénie Bastié, «Théorie de la race et du genre», *Le Figaro*, 26 février 2021.

² - Martin Drapeau, «McGill, la saga se poursuit» *Le Devoir*, 12 février 2021.

³ - Pierre-André Taguieff, *L'imposture décoloniale: science imaginaire et pseudo-antiracisme*, L'observatoire, 2021. P. 272.

⁴ - Les «déconstructionnistes» s'attaquent depuis peu aux sciences dites «dures» dont les théories seraient colonialistes et racistes. Pour s'en convaincre, il vaut la peine de consulter ces références : «Contribution à une histoire décoloniale de la physique de la lumière et des couleurs», <http://decolonialisme.fr/?p=1472>. Également, «Trois chercheurs de Concordia collaborent à la mobilisation des savoirs autochtones dans l'étude de la physique», <https://www.concordia.ca/fr/actualites/nouvelles/2019/09/20/trois-chercheurs-de-concordia-collaborent-a-la-mobilisation-des-savoirs-autochtones-dans-l-etude-de-la-physique.html>. Enfin, au rang des inepties, il vaut la peine de lire ce dernier texte publié dans *Le Devoir*: «La liberté universitaire contre la dérive autoritaire», *Le Devoir*, 5 mars 2021,

à des réalités sociologiques qui appellent, en matière d'embauche et d'accueil, l'actualisation de normes et de politiques. Or il faudrait, prétendent certains, faire preuve de «bienveillance» à l'égard de ceux et celles qui se disent indignés par la lecture de tel ou tel texte ou l'usage de tel ou tel mot. Que faire ? Élaborer un nouveau lexique destiné à prendre du volume en mettant à l'index des mots offensants ? Choisir de s'autocensurer en évitant les œuvres virtuellement blessantes ? Permettre de ne pas assister à une séance de cours jugée trop incommode sans mettre en cause la réussite des demandeurs ? Discuter, dès le début de la session, du contenu du cours et de la séquence des exposés avec les étudiants ? Réhabiliter la notion de blasphème comme nous y invitent les nouveaux censeurs ? Les avenues sont sans doute nombreuses, mais dans tous les cas, elles ont en commun, quoi qu'on en dise, l'érosion de la liberté académique et de ce qui lui est consubstantielle à savoir l'autonomie professionnelle.

Posons encore la question : depuis quand les professeurs ne sont pas ouverts au débat ? Il faut être manifestement de mauvaise foi pour ignorer une vérité pourtant évidente : «la bienveillance» – justement - est au cœur de l'acte pédagogique depuis Socrate. Comme tous les pédagogues le savent, la liberté académique est déjà balisée par des règles de droit qui exclut la diffamation et l'insulte. Parler sans se restreindre, ce n'est pas diffamer. N'en déplaise aux apologistes post-modernes du relativisme, les points de vue ne s'équivalent pas. Dans une classe, l'expert en mesure de décider des contenus doit demeurer l'enseignant et aussi légitime qu'elle soit, la souffrance ne saurait constituer une pédagogie. Nous n'enseignons pas pour plaire ou déplaire, mais pour former. Conséquemment, s'instruire, c'est être prêt à être bousculé, voire choqué.

En quoi la «diversité» exigerait-elle, de la part de nos syndicats qui plus est, des jalons visant à «sensibiliser» ses membres à la réalité de générations présumément plus fragiles ? L'autonomie professionnelle est un principe sacré qui postule à la fois le bon jugement et la compétence du corps enseignant. Qu'on en soit aujourd'hui à questionner ses fondements au nom de l'«ouverture» et de l'adaptation est proprement consternant.